

Écritures résurgentes en territoire autochtone occupé

Isabelle St-Amand

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

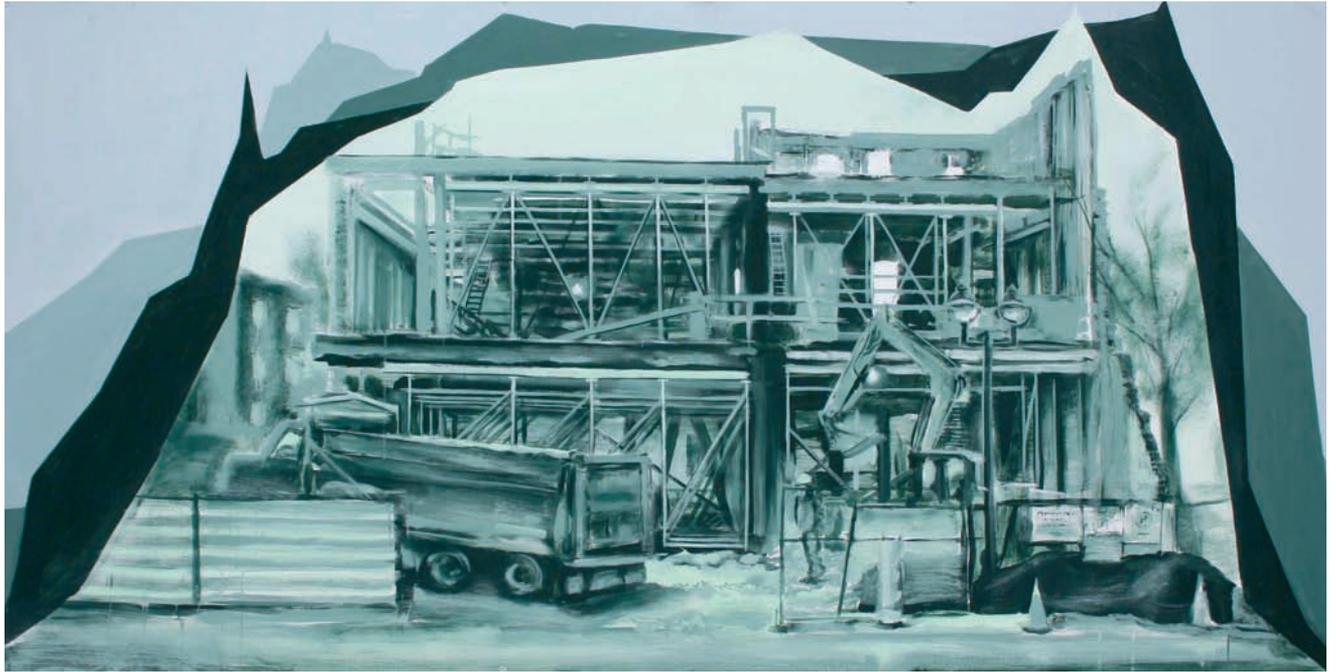
0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

St-Amand, I. (2021). Compte rendu de [Écritures résurgentes en territoire autochtone occupé]. *Liberté*, (329), 67–69.



Écritures résurgentes en territoire autochtone occupé

Isabelle St-Amand

Dans le « Manifeste pour l'avancement des arts, des artistes et des organisations artistiques autochtones au Québec, Tsi Non:We Tewèn:Teron, Là où est notre maison », signé par soixante-quatorze artistes et organismes artistiques autochtones en 2017, Louis-Karl Picard-Sioui est cité, affirmant lors du rassemblement urbain convoqué par la compagnie de théâtre Ondinnok : « Nous, notre responsabilité, en tant qu'artiste, je pense, c'est de créer des œuvres qui véhiculent non seulement la langue, mais l'esprit de nos cultures et qui revitalisent cette culture sans cesse, un peu comme les saisons, la terre. C'est de là qu'on vient, ça c'est notre responsabilité. » Cette déclaration du poète wendat, performeur, commissaire en arts visuels et directeur de Kwahiatonhk!, organisme responsable du Salon du livre des Premières Nations, rejoint parfaitement l'esprit de trois œuvres littéraires des Premières Nations récemment parues : *Les visages de la terre*, du même Louis-Karl Picard-Sioui, *Nipimanitu : l'esprit de l'eau*, de Pierrot Ross-Tremblay, et *On se perd toujours par accident*, de Leanne Betasamosake Simpson. Qu'il soit question de réfléchir à « ce qu'il reste de nous, Grand-Mère » chez Picard-Sioui, à la difficulté de « N'être pour soi / Qu'ombre et oubli » selon Ross-Tremblay, ou encore à « l'étranglement qu'on vit » que nomme Betasamosake

Louis-Karl Picard-Sioui
Les visages de la terre
Hannenorak, 2019, 84 p.

Pierrot Ross-Tremblay
Nipimanitu : l'esprit de l'eau
Prise de parole, 2018, 120 p.

Leanne Betasamosake Simpson
On se perd toujours par accident
Traduit de l'anglais par
Natasha Kanapé Fontaine et
Arianne Des Rochers
Mémoire d'encrier, 2019,
148 p.

Simpson, la revitalisation visée par le geste créateur ne fait pas l'impasse sur les pertes, les usurpations et les oppressions colonialistes, mais ne s'y concentre pas non plus. Création et régénération, force et vigueur, amour et gratitude, quotidien et humour, lutte et spiritualité deviennent autant d'actes et de formes de résurgence culturelle et politique.

Les visages de la terre est le deuxième recueil de « poésie guerrière et revendicatrice » que Picard-Sioui fait paraître chez Hannenorak, maison d'édition autochtone située au cœur de la communauté wendat de Wendake, près de Québec. Le recueil rend grâce aux Ancêtres, à la Création et à ses cycles, et, comme l'indique son titre, à un avenir qui émerge de la terre comme autant de visages d'enfants naissants. Dans « Wahsontay'eh Ahchiouta'ah », la première des trois parties de la « Table du festin », des poèmes entiers en langue wendat rythment le chant adressé à la « Grand-Mère », celle qui est partie, celle qui « guide [...] les marées », celle à qui il y a « une vie à [...] conter ». Non traduits en français, ces poèmes constituent une reterritorialisation du wendat tout autant qu'un incitatif à apprendre la langue, la démarche poétique se conjuguant à un engagement à l'égard de la revitalisation linguistique à laquelle participe l'auteur dans sa communauté. Les strophes en français, dans lesquelles le

« je » poétique se raconte à l'ancêtre disparue, sont ponctuées de courts poèmes en wendat (généralement cinq vers inscrits, seuls, sur une page) que l'on devine destinés à l'aïeule, tel le couplet : « *absonta' absonto' / wahsonta'yeh yändicha' / ayahsontänderawabs / yaribwändoron' chiändichbïo' / ontawatren' Abchiouta'ab* ». (*Abchiouta'ab*, ici, signifie « Grand-Mère »). Tout au

La revitalisation visée par le geste créateur ne fait pas l'impasse sur les pertes, les usurpations et les oppressions colonialistes, mais ne s'y concentre pas non plus.

long du recueil, spiritualité et quotidien se côtoient. « Je libère les esprits pis je sème du gazon », note le petit-fils, qui, à répétition, constate : « je m'occupe », laissant deviner un certain étouffement. Il précise avec lassitude : « j'occupe une tranche de réserve clôturée de voisins ». Par contraste avec ce chant de deuil, la deuxième partie du recueil, intitulée « *Wa'tho onhwa'* », met en œuvre une régénération prenant sa source « dans la Grande Maison », lieu spirituel et politique des Wendat, où les gens rassemblés animent le monde par la force de leurs esprits (« nos pensées voyagent / elles se déversent sur la terre »). Gratitude et esprit combatif marquent « un cycle d'éternité / une sagesse immémoriale » dans ce monde où « tout est charnière / tout est cercle / infini ». Au fil de pages où se multiplient offrande, sustenance, don, souvenance et legs, des dessins de l'auteur illustrent des éléments du récit wendat de la Création, « les premiers mots / de la lignée », qui sont mis en poésie dans ce livre. Le recueil se termine par une véritable ode à l'avenir, une célébration de « tous ces noms qui s'érigent / contre la fureur subtile / de l'extinction ». Dans cette dernière partie, intitulée « *Tehatirahkwakhwa'* », le narrateur rend grâce à ses fils, soulignant la singulière beauté de leurs visages respectifs : « toi roseau fragile d'une douce naissance étoile filante », « toi âme errante pourchassant les aurores électriques », « toi ado débile magie fébrile regard fuyant ». À l'encontre de l'extinction, un lien affirmé entre des générations se profile sous forme d'un « nous » agissant et ancien, diversifié et toujours vivant. Picard-Siouï fait émerger un

collectif autochtone (« Onywehonweh ») dans lequel s'assemblent « survivants post-apo », « amibes », « forces telluriques », « figurines rouges », « guerriers rêveurs » et « collectionneurs d'étoiles », autant de « visages millénaires d'un monde à refaire / endi' Onywehonweh ». L'écriture plaide pour des liens à réparer et à tisser entre les générations, ce qui est significatif dans un contexte où les catégorisations administratives colonialistes, telles celles établies par la Loi sur les Indiens, ont été formulées et appliquées expressément pour diviser et assimiler les Premières Nations. La poésie de Picard-Siouï réinsufflé dans un imaginaire de soi, individuel et collectif, une spiritualité wendat que plus de quatre siècles de colonialisme de peuplement et de christianisation ont cherché à anéantir. Il n'est pas anodin que le recueil se conclue par l'évocation d'un nouvel acte de création, d'une histoire qui viendra et qui se fait toujours : « il sera une fois une mère / qui chute encore / pour cultiver les visages ».

Ce « festin » auquel nous convie Picard-Siouï rejoint à de nombreux égards la célébration des concentrés de l'existence que l'on retrouve dans *Nipimaniu* : *L'esprit de l'eau*, recueil pour lequel le poète et chercheur innu Pierrot Ross-Tremblay a remporté, ex æquo avec la poète innue Joséphine Bacon, le prix Voix autochtones décerné par l'Indigenous Literary Studies Association. Dans ce recueil en trois parties (« Les nectars », « Nipimaniu », « Les corps célestes »), chrysalides, monarques et pollinisation apparaissent comme des métaphores de transformations régénératrices, de métamorphoses porteuses de joie, garantes de renouvellement et incessamment liées à un territoire entendu comme source et force de vie. Datés de 2011 à 2016 et présentés en ordre chronologique, les poèmes témoignent d'un cheminement cyclique que la table des matières magnifie par son insistance sur une durée et par des reprises de certains titres de poèmes (par exemple, « La grande émeute I », « La grande émeute II » et « La grande émeute III »). Le recueil invite à penser un rapport au monde dans sa fluidité, à réajuster nos manières de voir le monde en fonction d'une vision post-anthropocène qui concerne l'ensemble des humains et des non-humains. « De la terre émane frondeuse / la vie que nous mènerons », écrit Ross-Tremblay dans des vers valorisant combativité et avenir. Il convoque les philosophies ancestrales innues. Refusant de se laisser essentialiser, il puise aussi de l'inspiration dans les traditions philosophiques et poétiques européennes et musulmanes, évoquant « Les charmes d'Orphée » tout autant que les « Khans de la tragédie ». La densité, que l'on devine dans les « immanents nectars », les « bijoux » et les « confluences », est au cœur de l'œuvre de Ross-Tremblay, ainsi que de celle de Picard-Siouï. Elle se constitue de liens précieux, comme dans ces vers dédiés à l'aïeul nimushum Paun Rus Sr : « Sacre du monde / Denses liens / La mère porte nos pas sur son cœur ». Ross-Tremblay appelle et soigne des parentés poétiques, spirituelles et politiques, y compris par

des poèmes dédiés à la mémoire de l'écrivaine innue An Antane Kapesh, au leader spirituel anichinabé William Commanda, au chercheur kainai Leroy Little Bear, au chanteur québécois Richard Desjardins, aux sœurs disparues, aux réfugié-es, à des membres de sa famille, ainsi qu'au poète Jean Royer, auquel il déclare : « Duplication et multitude / Le rythme naissant croît / Et se meurt la soif plénière / L'appel est lancé / Nipimanitu ». À contre-courant des réductions et des incitatifs colonialistes à l'oubli, le recueil exprime une quête de ce qui nourrit et régénère, de ce qui, aussi, rassemble, mobilise et relie. Dans *Nipimanitu*, Ross-Tremblay exprime, poursuit et approfondit, sous le mode poétique, diverses dimensions de son projet intellectuel et universitaire qui vise à créer des espaces collectifs de parole et à ramener à la mémoire des récits ancestraux, des récits de résistance et des épistémologies ayant le potentiel de transformer les réalités contemporaines.

Chez la prolifique et influente autrice, musicienne et penseuse Leanne Betasamosake Simpson, membre de la communauté Michi Saagiig Nishnaabeg, ces appels à la vie et à la résurgence sont également présents, mais souvent sous une forme et un ton plus irrévérencieux. Le recueil est divisé en trois parties : « la rébellion est en chemin », « témoin sur une promesse terre-promesse-brisée », « reprendre possession des corps rouges » ; autant d'étapes qui annoncent la lutte à mener. Des fragments de genres variés, parsemés de commentaires critiques et drôles, parfois assez noirs, nous mènent sur les traces de sujets qui habitent et se réapproprient un monde et des corps imparfaits, profondément colonisés, mais résolument vivants, rebelles, aimants, aimés et résurgents. Dans *On se perd toujours par accident*, Betasamosake Simpson fait le récit de diverses histoires d'amour et d'amitié qui défont soigneusement l'hétéronormativité, le modèle nucléaire des relations et la normativité coloniale se manifestant au quotidien. Comme le soulignent la poète Natasha Kanapé Fontaine et la traductrice Arianne Des Rochers, dont le travail collaboratif est d'ailleurs réussi, ce livre « esquisse de nouveaux repères décoloniaux pour se reconquérir soi-même ». Émerge des communications, des réflexions et des échanges s'accumulant au fil des fragments une cartographie de l'émotion, du petit lien, bref, de ce que Betasamosake Simpson appelle dans un autre livre une « cartographie de l'amour décolonial », et que reflète une telle déclaration factuelle : « C'est dans un stationnement sous-terrain juste au nord de Queen Street que je t'ai dit que je t'aimais. » Des histoires de la vie ordinaire (« what's up kwe, tu fais quoi? #tumemanques #amour ») alternent avec des récits solennels, tels l'hommage à Tkamse, l'ancêtre disparu (« Tu as offert chacune de tes armes : le courage à Ipperwash, l'honneur à Oka, la persévérance aux Zhaawanoog, la clarté à quiconque voulait voir clair ») ou le chant du don de l'enfant qui vient (« chance + volonté = une personne-étoile vient s'installer »). Se glissent aussi des commentaires mêlant les registres

en toute liberté (« Castor multiplie les push-ups sur l'herbe détrempée »). Qu'il s'agisse d'aimer ou d'angoisser par texto, sur Twitter ou sur Instagram, dans un contexte où « l'anxiété causée par l'occupation a rongé notre estime de nous jusqu'à la moelle », de se réapproprier une érablière nishnaabeg en entaillant des érables urbains, d'affronter patriarcat et racisme lors d'un pénible cours de tir ou encore de négocier les chignons serrés des cours de ballet, Betasamosake Simpson continue d'explorer le concept de *biskaa-biiyang*, processus individuel et collectif, vivant, fluide et continu de retour sur soi et d'examen du colonialisme, qu'elle avait théorisé dans son essai *Danser sur le dos de notre tortue / Niimtoowaad mīkinaag gijiying bakonaan : La nouvelle émergence des Nishnaabeg*. D'une part, des passages relatant, entre autres, les gestes cérémoniels de la récolte de riz sauvage malgré les réticences des vacanciers blancs affirment la nécessité d'une existence anichinabée contemporaine. D'autre part, les descriptions minutieuses et souvent moqueuses de la culture blanche, qui constituent en quelque sorte une toile de fond aux fragments, rendent visibles, pour mieux les critiquer, les incarnations quotidiennes du colonialisme de peuplement. Ainsi, des membres d'un club de tir, malgré leurs attitudes et leurs propos choquants, n'apparaissent « pas plus racistes que les parents au soccer ou les profs à l'université ou les membres du club de jogging qui passent devant ma maison chaque matin et qui portent tous le même kit et qui terminent leur course à la maison de torréfaction du coin pour manger des cupcakes ». Envers et contre tous – et notamment à l'encontre des libéraux qui se déculpabilisent en se nourrissant de la misère des Autochtones –, la narratrice dénonce le colonialisme contemporain sous toutes ses formes et dans ses fondements : « Ils veulent le territoire au complet. » Revendiquant « l'intelligence romantique des désespérés », elle raconte et, surtout, reprend son existence en pays nishnaabeg contemporain : « il y a deux voleurs dans la structure de la tente / ils reprennent possession des corps rouges / des désirs sauvages / des choses dont on ne peut parler / *mī go aaniwi : en dépit de tout, je me porte bien* ».

Voilà très précisément le type de renversement et d'affirmation qui se trouvent au cœur de ces trois créations littéraires résurgentes animées d'un puissant désir des auteurs et de l'autrice de se défaire des carcans coloniaux et d'affirmer le droit de vivre, librement, en tant que membres des Premières Nations. Picard-Sioui, Ross-Tremblay et Betasamosake Simpson transposent dans leurs œuvres respectives une volonté de se réapproprier le monde tel qu'il se présente, mais aussi tel qu'il reste à refaire. Leur écriture matérialise et perpétue une spiritualité se fondant sur une infinité d'actes de création qu'elle appelle dans un monde complexe, interrelié et interdépendant. À lire ces trois poètes, on comprend que, si le naufrage a eu lieu, l'histoire est loin d'être terminée puisque la re-création, elle, est toujours possible. L